

## Les témoignages des victimes de violences gratuites et de racismes

**M.PERRIN**, journaliste indépendant de Bolivie a recueilli des témoignages des communautés indigènes sauvagement agressés le 24 mai dans la capitale constitutionnelle de Bolivie, Sucre.

Lors de la commémoration du 199<sup>e</sup> anniversaire du Cri de la Liberté, ces paysans ont été victimes de violences (**coup, coups de bâtons, jets de pierres, jets de dynamites**) préméditées, dont les autorités locales ont par ailleurs été largement complices.



(Photo AFP) **Les victimes de violences.**

**Angel Vallejos**, maire de Mojocoya, localité proche de Sucre.

J'avais reçu une invitation, en tant que maire. Notre municipalité devait en effet recevoir une ambulance, remise par le président **Evo Morales**. Nous nous sommes donc déplacés dans la joie: ce 24 mai était un jour de fête pour nous. Plus de 300 habitants de notre village, y compris des femmes et des enfants, ont d'ailleurs fait le déplacement volontaire jusqu'à Sucre. Nous y sommes arrivés vers 6h30. Un peu plus tard, nous avons appris que le président ne pourrait pas venir en raison des actes de violences commis près du stade. Nous avons donc décidé de retourner à pied à Mojocoya. Mais nous sommes tombés dans une embuscade. Des dizaines d'assaillants nous ont lancés des pierres et des dynamites. Nous étions sans défense, nous avons fui. J'ai pu me réfugier dans une maison, mais les jeunes assaillants m'ont poursuivi. Ils ont terrorisé la propriétaire et ses deux enfants, et dans un coin de la pièce ils m'ont roué de coups, puis ils m'ont tiré par les pieds à l'extérieur. Ils m'ont tout volé: mon argent, environ 1000 bolivianos (150 francs suisses), mon téléphone portable, ma montre et mes papiers d'identité. **Ils m'ont insulté, traité de sale indien de merde, et roué de coups de pieds et de bâtons. Ils m'ont ensuite traîné sur 4 kilomètres, en me jetant de l'eau sale au visage, jusqu'à la place principale de Sucre.** J'étais en compagnie de 30 autres paysans humiliés de la même manière.

Une petite centaine de jeunes, la plupart avec le visage masqué, nous ont frappés et nous ont ainsi conduits de force au centre de la ville. Mais autour, il y avait bien plus de monde. Les gens étaient physiquement passifs mais soutenaient verbalement nos assaillants. Dans ce cortège, j'ai notamment reconnu **le recteur de l'Université et président du Comité interinstitutionnel Jaimé Barron, la maire de la ville de Sucre, Aydeé Nava et la candidate à la préfecture, Sabina Cuellar.** A aucun moment ces gens ne sont intervenus en notre faveur, pour faire cesser ces actes. La candidate à la préfecture et la maire ont même incité les jeunes à ces actes de violence et la première nommée les a applaudis.

Plusieurs fois, j'ai été projeté violemment au sol. Sur la place principale, j'ai été contraint de me mettre à genoux. Mes compagnons paysans ont dû se dénuder le torse. On nous a obligés à insulter le président. On nous a frappés et on nous a menacés de mort: **'On va vous tuer, indiens de merde'**. Nos drapeaux et nos ponchos ont été brûlés. Je pense qu'on est restés une heure et demi sur la place, à différents endroits, et en tout cas plus d'un quart d'heure agenouillés face à la Maison de la Liberté. A 16h, on nous a remis à la police. Jusqu'à ce moment-là, celle-ci n'a rien fait pour

arrêter ces actes de barbarie à notre égard. **Personne n'a rien fait.'**

**Alejandro Choque**, citoyen de Mojocoya

'Je suis venu à Sucre pour voir notre président. Mais sur le chemin qui menait au stade, j'ai appris qu'il ne pourrait probablement pas venir en raison des violences. J'ai continué mon chemin avec un petit groupe de paysans. On est tombé dans une embuscade, des jeunes nous ont lancés des pierres. Ils nous ont attaqués. On a essayé de discuter, mais ça n'a servi à rien. On a essayé de rebrousser chemin, mais ils nous ont suivis, et ils arrivaient de tous les côtés. J'ai essayé de protéger ma maman et j'ai reçu des coups violents sur la tête, dans le dos et dans les jambes. Pendant ce temps, les jeunes m'insultaient: **'Les indiens sont les descendants des cochons. Tu ne mérites pas de vivre, on va te tuer'**. J'ai peu à peu perdu le sens du temps et de l'espace, et je me suis ensuite évanoui. Je ne me souviens de rien, si ce n'est que j'ai constaté ensuite qu'ils m'ont tout volé. J'ai repris connaissance à l'hôpital mais je ne sais pas comment j'y ai été transporté. Mon corps était couvert de plaies et de bleus.

**Eudocia Velasquez Ollisco**, citoyenne de Mojocoya

'Mes assaillants m'ont frappée dans le dos. J'avais aussi les jambes en sang, j'ai reçu des pierres qui étaient plus grandes qu'une main. Mon visage a aussi été frappé, et j'ai été blessée à l'oeil. Une dame que je ne connais pas m'a transporté à l'hôpital. Comme tout le monde, j'étais terrorisée. J'ai pensé que j'allais mourir, que nous allions tous mourir. A l'hôpital, je n'avais plus d'argent sur moi, alors un médecin a refusé de me donner des soins. Il m'a dit: 'Tu n'as qu'à demander de l'argent à Evo Morales.'

Je ne connaissais pas mes agresseurs. Apparemment c'était des jeunes de l'université. Mais parmi eux, certains avaient l'accent de la ville de Santa Cruz. Et certains étaient visiblement ivres. Ils étaient organisés, et avaient un chef. J'ai aussi vu qu'ils avaient des véhicules, c'étaient les véhicules de la mairie de Sucre. Je les ai reconnus, ce sont les véhicules utilisés pour la récolte des déchets'.

**Recueilli par M.Perrin journaliste indépendant de la Bolivie.**